

L'embouchure



ILS SE SONT DIT “CE MATIN ON Y VA”.

Cela faisait des mois qu'ils regardaient les jours se lever puis se fondre dans les lumières orangées des lampadaires. Des jours ou davantage...

Avant ils avaient aimé les aubes ; ils marchaient serrés, sa main à elle dans sa poche à lui. Et puis les odeurs de terre, d'herbe mouillée, le gloussement fluët de l'eau ou le pépiement des oiseaux ils les avaient appris par cœur et ils s'étaient lassés.

Justin disait des poèmes qu'il inventait au rythme ternaire de leurs pas. Il articulait tant que les syllabes devenaient mots. Pauline souriait puis s'agaçait. “Tu mens” murmurait-elle en s'appuyant davantage sur lui. “Tout cela ne veut rien dire... tout cela ne dit rien de toi ou de moi ou de quiconque. Ta gourmandise ne satisfait que toi. Quand les enfants sucent des bonbons leur haleine est généreuse mais toi tu mâches et mastiques des vers sans parfum.”

Alors il s'était tu. Ils cheminaient muets. Toujours la même rive du fleuve et le même parcours. Du pas de la porte aux premiers arbres du sentier qui partait sans eux en ligne droite. Il fallait que le temps soir clair. Avant de sortir il épiait les nuages, elle tâtait l'air de tout son corps posté à la fenêtre grande ouverte. Prudents ils ne s'autorisaient pas d'aventure météorologique.

Pourquoi se sont-ils dit en même temps “Ce matin on y va” ?

La neige sur les allées, les haies qui se penchent, les troncs entartés de blanc, tout avait attiré Jacques, leur voisin, vers sa pelle. Planté dans ses bottes il vocifère “Y'a plus de saison ! De la neige en fin avril ! Et pas qu'un peu !” Jacques n'attend jamais de réponse. Il vient chez eux à Noël ou au Nouvel An quand la solitude leur noue la gorge à tous les trois au point qu'ils se disent juste

“Bon... on mange quoi à Noël?” Jacques, ils l'ont toujours connu seul mais sur le buffet de sa salle de séjour est posé le portrait d'une femme très brune au regard doux et sombre. Jamais aucun d'eux n'a franchi ce pas de l'intime où les mots se cherchent, où l'on hésite, reprend, où les yeux se voilent parfois, où d'un sourire un peu forcé on veut faire croire que tout ça c'est passé c'est fini et où chacun prend le cadeau qui vient de lui être fait en vidant un verre parfois déjà vide. Mais ce geste ponctue et on peut à nouveau rire. Non, ils sont restés sur le seuil de cette maison là où de voisin on devient amis. Jacques, Justin et Pauline sont voisins depuis... “Ça fait un bail” dirait Jacques et il ajouterait “Comme le temps passe!”

Les vingt centimètres de poudre qui avaient blanchi les parterres et les accès à son garage seront rapidement réduits en tas régulier. Le ciel est lourd encore. La buée s'échappe des lèvres de Jacques. Il parle et les mots en vapeur se diluent au-dessus de sa tête, des mots vrais certainement; il parle aux moineaux? Au chat de porcelaine posé sur le rebord de la fenêtre, à cette femme muette dont Pauline aimerait connaître le nom, juste comme ça...? et son geste devient plus vif, coléreux presque. Alors eux, si fragiles si cotonneux, pourquoi ont-ils choisi ce jour-là pour se dire “Ce matin on y va”?

Au début la route est connue. “Elle est par cœur, soupire Pauline. On ne regarde plus ni les façades ni les gens. On pense avec nos pieds et on devient bête. On évite juste les crottes de chien”. Justin prend sa main et la serre dans sa poche. Il a bien vu la larme au coin de son œil; il a entendu comme elle renifle. “C'est le froid” Pauline n'aime pas dire. Au fond Jacques a raison: se contenter de commenter le monde comme il se montre c'est moins dur, moins douloureux. Justin ralentit le pas puis s'arrête au bord du fleuve.

“Les peupliers pointus aiment les rives
Plates. Voici déjà que leurs files passives
Escortent ça et là le Fleuve calme et fort.”

Elle sourit... enfin. “C'est beau ça, en tout cas j'aime bien.” Justin avoue que ce n'est pas de lui mais de Cros. “Et tant pis pour les crottes.” Pauline a mal compris: les mots de Justin se sont perdus dans le vrombissement d'une moto. Il rit “Non, Cros le poète!” Ses yeux à elle ont repris les teintes de l'eau qu'il aime tant et toute la rive est secouée de son rire. Leur marche est craquante sur ce blanc. Pauline s'est appuyée un peu plus sur son épaule. Leurs voix se mélangent en vapeur. Ils voient à nouveau les arbres, les maisons, les passants, les vitrines, les fleurs derrière les carreaux, la petite vieille toute voûtée qui marche à pas si courts qu'elle semble ne pas avancer, les oiseaux tout bouffis qui piaillent pour des graines. Ils parlent d'avant quand un enfant courait et qu'ils prenaient peur. Toute cette eau prête à l'emporter... mais l'eau l'a emporté quand même malgré leurs précautions. Les caresses, les sourires les colères aussi, rien ne l'a retenu parce qu'il avait deviné l'embouchure. Ils avaient fini par accepter souriants. Enthousiastes à l'excès devant lui, ruinés de chagrin à chacun de ses départs toujours plus loin, toujours plus longtemps.

Ils sont arrivés aux premiers arbres essoufflés de paroles. Sans se regarder ils ont fixé le chemin qui part toujours sans eux en ligne droite. Une boule de neige s'écrase sur le bras de Justin puis une autre. Un homme jeune en bonnet crie “Arrête! Arrête Louis!” Un petit garçon les joues en feu, débouche sur le chemin, s'approche d'eux et murmure un pardon qu'ils devinent plus qu'ils

ne l'entendent. Alors Justin s'accroupit assemble une boule de neige et la lance en souriant au gamin. Une bataille s'engage d'abord timide puis l'enfant s'enhardit et Justin se prend au jeu et Pauline et l'homme en bonnet. Ils courent presque sur le sentier sous les arbres qui s'en mêlent et lâchent parfois des paquets de neige. Louis en a reçu dans le cou et se tortille, gémit puis pleure pour de bon. Pauline se précipite. Elle retrouve les mots les gestes; l'enfant se calme elle le mouche. Justin et l'homme au bonnet la regardent; on entend juste son murmure à elle.

Ils marchent tous les quatre sur le chemin qu'ils n'avaient jamais pris. "Il va où ce chemin?" L'homme sourit "Jusqu'au bout. Il longe le fleuve jusqu'au bout". Puis Louis et l'homme au bonnet bifurquent dans un sentier étroit vers un muret qu'ils franchissent d'un bond et disparaissent.

Justin et Pauline mesurent le chemin parcouru et se disent qu'il est temps de rentrer.

